

Johnston (Steven), *American Dionysia, Violence, Tragedy and Democratic Politics*, New York, Cambridge University Press, 2015, 296 p.

Steven Johnston, professeur de théorie politique à l'université d'Utah (Etats-Unis) livre ici son troisième ouvrage après *Encountering Tragedy, Rousseau and the Project of Democratic Order* (1999) et *The Truth about Patriotism* (2007). Ces « Dionysies étasuniennes » ont le double projet d'examiner la nature violente de la démocratie et de proposer, au moyen d'une réflexion sur le tragique, de nouvelles commémorations civiques afin d'en finir avec la « démocratie patriotique » (p. 7). À celle-ci, caractérisée par les hommages aux morts pour la patrie honorés à Athènes (p. 42) ou, de nos jours, les anniversaires comme celui du 11 Septembre (195-208), Johnston oppose une démocratie tragique qui célèbre la vie plutôt que la mort et place en son cœur l'acceptation totale que la violence est constitutive de sa nature. En effet, non seulement en temps de guerre pour les valeurs qu'elle défend, mais surtout dans son fonctionnement ordinaire, la démocratie génère violence et destruction. Johnston prend soin d'en lister les raisons dans une introduction très dense (p. 1-28) : la loi du plus grand nombre (*majority rule*), la dictature du législateur (qu'il emprunte à Rousseau), mais surtout les promesses inatteignables de liberté, justice, équité et dignité.

La thèse principale d'*American Dionysia* est la suivante : la démocratie, étant ontologiquement mortifère mais refusant de le reconnaître, a besoin de se re-consacrer au don de la vie précisément parce qu'elle engendre la mort (p. 3). Elle doit apprendre à se critiquer avec le même talent qu'elle se félicite, afin de se réanimer, y compris par la violence, dans le but de rendre son potentiel réel. Cette création ne lui viendra que si elle épouse un ethos tragique entendu au sens de Nietzsche non comme la résignation docile à des résultats misérables, mais l'acceptation que succès et échecs sont inévitables et inséparables (33). Cet apprentissage du « magnifique échec » (S. Beckett, cité p. 52) engendre innovation et imagination.

Johnston étaye cette thèse sur six chapitres en s'appuyant sur des auteurs et des sources variés, certains classiques comme Sophocle, bien sûr, mais aussi Machiavel, Rousseau, Weber, Rorty, et Camus ; d'autres, plus récents comme Allen, Conolly, Edmondson, Markell, McCormic, Mouffe ou Müller. Johnston brise le carcan de la science politique traditionnelle en examinant avec détail et passion des films comme *First Blood* (1982, qu'on connaît en France sous le nom de « Rambo 1 »), *The Man Who Shot Liberty Valance* (1962) ou bien l'album de Bruce Springsteen *Wrecking Ball* (2012). Johnston consacre plus de dix pages au western de John Ford pour conclure que la résignation du héros Ransom Stoddard à fonder un ordre politique démocratique, malgré le mensonge sur lequel repose sa carrière, illustre que la responsabilité tragique est au cœur de la démocratie. Non seulement faire le bien inclut souvent de faire le mal (Weber), mais surtout l'origine – meurtrière – du pouvoir doit être dissimulée ; c'est à ce prix que la démocratie sera productive (p. 52).

À propos de *Wrecking Ball*, « la réponse citoyenne de Springsteen à la néo-dépression néolibérale étasunienne » (p. 136), Johnson démontre la limite du « patriotisme de la colère »,

car les cris de guerre des personnages de Springsteen contre les banquiers et financiers sont trop moraux pour être tragiques. Springsteen croit encore que le rêve américain peut s'imposer à un monde récalcitrant, que l'écart entre l'idéal et la réalité sera comblé quand les criminels seront jugés, mais Johnston, s'appuyant sur la politologue Danielle Allen, lui rétorque que la démocratie a besoin de sacrifice ; là est la condition de sa stabilité et même de toute action publique (139). Le sacrifice inhérent à toute démocratie, par exemple le chômage artificiellement créé par les régulations de la Banque fédérale (p. 140), ne pouvant être éliminé, il faut le réinventer.

La plus grande force d'*American Dionysia* réside dans ses propositions pour de nouvelles commémorations nationales et démocratiques. Johnston en propose cinq, égrenées au fil des chapitres. Premièrement, il suggère un festival de cinéma payé par des millionnaires qui aurait lieu le 4 juillet sur le *mall* de Washington DC (p. 41). Il présenterait des films sur le tragique, comme celui de John Ford, afin de « cultiver une sensibilité tragique » auprès du public et affirmer que le coût de la triade sacrée « vie, liberté et poursuite du bonheur » a été imposé d'une part aux Premières nations amérindiennes, d'autre part aux esclaves.

Deuxièmement, « La journée de la démocratie » remplacerait *Patriot Day* le 11 septembre pour chanter une ode à l'ennemi, dont les aspirations à la liberté et à la justice, minimisées ou même annulées par la guerre, sont la condition même de l'émergence de notre ordre de valeur. Johnston rend hommage à l'homélie de Martin Luther King en 1967 sur la rencontre avec l'ennemi (p 218) pour suggérer que cet ethos soit traduit dans la pierre par la création d'un mémorial rendant hommage aux ennemis.

Troisièmement, il faudrait un jour de « confession nationale » (*Admission Day*) pour les crimes commis au nom des idéaux démocratiques, une excuse aux morts, à ceux dont la vie a été cassée par le sacrifice de la guerre, une demande de pardon pour les suicides, les mariages brisés, les violences conjugales, le chômage, la pauvreté des anciens combattants, la dépendance à la drogue, un jour pour « détester la démocratie » (81) quelques instants sans chercher à compenser ses défauts par un patriotisme du sacrifice qui ne fait qu'encourager la machine impériale.

Critiquant vertement le patriotisme irréfléchi d'un Barack Obama s'adressant pour le 50^{ème} anniversaire de la guerre du Vietnam au peuple américain sans mentionner les militants anti guerre, Johnston propose enfin la création d'une « journée de la résistance » le 4 mai en l'honneur du meurtre d'étudiants commis par la Garde nationale à Kent State et à Jackson State en 1970. Puisque la démocratie, pour défendre ses valeurs à l'étranger, doit parfois les détruire à l'intérieur de ses frontières (p. 238), il faudrait plutôt saluer celles et ceux qui ont œuvré pour terminer la guerre que ceux qu'ils l'ont initiée ; en d'autres termes, fêter 1975 plutôt que 1962.

La réflexion de Johnson se porte également sur la place des animaux dans les conflits démocratiques et la manière dont le mémorial pour les animaux à Londres « efface ce qu'il cherche à reconstruire » (p. 101) en passant sous silence le fait que ces animaux non pas

intérêt à voir triompher les valeurs de la démocratie ; pourtant ils ont été sacrifiés pour elle. Johnson consacre au total une vingtaine de pages à la question du 11 Septembre à travers les discours d'anniversaire et surtout le mémorial et le musée (p. 208-214) qui, selon lui, échouent à mettre en avant la réalité tragique de la démocratie. Enfin on soulignera son recours au concept de « gothique démocratique » pour désigner une variante du patriotisme du sacrifice qui fait de la peur et de la mort les vertus cardinales d'une démocratie qui refuse de se voir telle qu'elle est.

On pourra reprocher à Johnston de ne pas clairement définir ses concepts opératoires comme la démocratie, le tragique, les Dionysies, ainsi qu'un style parfois tortueux, mais les thèses sont claires et bien argumentées. À bien des égards ce livre stimule la réflexion car il articule la théorie politique la plus exigeante avec des analyses convaincantes sur des œuvres appartenant à la culture populaire. Par ailleurs l'attachement de l'auteur à ne pas seulement penser le monde mais à le changer à travers ses propositions de commémoration fait du livre bien plus qu'un essai érudit mais une sorte de programme que les citoyens pourraient s'approprier dans le cadre de parlements populaires. En ce sens, il rend la démocratie, du moins la réflexion sur celle-ci, au *demos*.

Peter Marquis, Université de Rouen-Normandie, ERIAC.